



Alcoolisme et langage

Hypothèse sur la tardive et difficile acceptation d'une cure

François Péréa

Docteur en Sciences du Langage

Jean Morenon

Psychiatre honoraire des Hôpitaux

Article paru dans la revue *Nervure* : tome XVI. n°4. octobre 2003.

Préambule

Sous la pression du besoin, l'alcoolique attend-il autre chose que le retour à l'identique, c'est à dire la vérification, sinon la certitude, que ce qui a déjà existé va exister encore ? Dans les cas extrêmes, qui ne sont pas les plus rares, là est sa seule attente, voire sa seule pensée. Le retour accéléré du besoin impose des conduites répétées d'approvisionnement en alcool qui, par leur succession rapprochée, deviennent prévalentes sur les autres motifs d'action. Nous allons en déduire l'hypothèse qu'une certaine intensité de dépendance provoque, chez le patient alcoolique, une redétermination du temps subjectif sur le mode de la circularité, avec un corollaire : l'horreur du changement.

Cette circularisation du temps vécu prendrait donc sa source dans l'assujettissement pulsionnel qui caractérise l'affection. Elle ne saurait être sans retentissement sur les relations à autrui, là où elles s'expriment, c'est à dire dans l'échange verbal. La répétition est le symptôme majeur qui, dans le discours du sujet, va la traduire au

niveau des thèmes, des phrases, des mots comme des syllabes.

Sous l'angle envisagé, la distinction "dépendance physique ou dépendance psychique" paraît sans objet. En effet, quelle que puisse être son origine première, organique ou psychogène, un réaménagement de l'investissement temporel s'opère sous la pression du besoin d'alcool, avec les mêmes effets perturbateurs sur le fonctionnement mental de l'être. Cela advient, nul n'en disconvient, lorsque s'installe la phase clinique dite de "dépendance physique". Cela advient bien plus précocement, selon les hypothèses psychogènes, quand l'alcool-médicament assure la liaison des pulsions destructrices, quand le moi libidineuse la compulsion de répétition, quand l'acte de boire réitéré réalise un "compromis entre le moi et la compulsion de répétition (...) qui permettrait au moi quelques tentatives de contre-investissements tant psychiques que corporels..." (1).

Etude linguistique : le recueil du corpus

La recherche qui a inspiré ce texte a eu pour cadre ces lieux où l'on consomme et où l'on discute : les bistrot de quartiers. Le fait doit être souligné puisque la plupart des travaux concernant le comportement verbal des alcooliques sont réalisés dans des contextes de soins ou d'hospitalisation.

Le recueil de paroles énoncées s'est fait, ici, dans l'élan même de la compulsion. Les sujets étant sous l'influence de l'alcool, l'étude se place au plus près de la problématique alcoolique. Ignorantes de l'enquête entreprise à leur insu, ces personnes n'étaient pas en condition de devoir justifier leur conduite et de modifier leur parole.

Le corpus est constitué d'un ensemble d'interactions collectées suivant les méthodes de l'analyse participante, avec une phase d'intégration et une phase d'enregistrement. Un mois durant, l'investigateur a adopté la conduite des clients alcooliques : consommation au comptoir plutôt qu'en salle, prédilection pour les boissons alcoolisées, présence journalière. Ce temps fut nécessaire pour devenir un interlocuteur familier, avec toutes les particularités que cela comportait.

Alors seulement les enregistrements furent entrepris. La prise de son fut faite à micro caché (2), sans interviews ni entretiens. Cette observation participante non directive a été pratiquée à différentes heures de la journée, afin de tenir compte d'une éventuelle variation temporelle (ce qui ne fût pas vérifié).

Dans les faits, les clients réguliers pour une partie de carte, un apéritif ou tout événement arrosé, n'ont pas été intégrés au corpus. Seuls sont restés les buveurs-à-toute-heure, présents sans autre motif apparent que leur désir de consommer. Ces personnes, sans être des "ivrognes", étaient sous alcool de façon presque permanente et auraient eu leur place dans nos files actives.

La clôture du corpus fut décidée selon le critère de saturation, c'est à dire "lorsque les techniques de recueil et d'analyse des données, ne fournissent plus aucun élément nouveau à la recherche" (3).

Quinze enregistrements ont été recueillis, d'une durée variable, d'une dizaine de minutes à trois quarts d'heure. Ils concernent dix-sept sujets dont sept font partie de la cohorte d'alcooliques, les autres étant les personnes sobres conversant avec eux.

Le traitement du corpus

La technique de traitement implique le repérage des différents locuteurs à l'audition des bandes, le dénombrement des mots de chaque intervention et le décompte des tours de parole. L'attention fut portée sur l'usage des pronoms, les glissements sémantiques, les déplacements temporels, enfin les répétitions, remarquables par leur abondance. Des thèmes privilégiés furent individualisés et un intérêt particulier fut porté aux rapports interpersonnels entre les locuteurs tels que les reflétaient les échanges verbaux.

Quant au comportement non verbal, il n'a été que sommairement exploré faute d'enregistrement "caméra caché" difficilement envisageable.

Résultats

Deux faits cardinaux viennent confirmer l'importance des perturbations linguistiques chez l'alcoolique, ainsi que l'intérêt de leur analyse.

* La persistance du "déli".

Le premier est la persistance inébranlable au sein de la conversation de bistrot de ce que l'on appelle au mieux le déni, parfois encore "la mauvaise foi", mais que nous considérons comme une inhibition verbale de nature pudique, dès l'instant où la déformation porte sur l'énonciation, et non sur le message (4). Cet élément essentiel de la pathologie alcoolique n'est pas l'objet de la présente étude (5). Nous le mentionnons ici parce qu'il est important de constater sa persistance irréductible dans un contexte supposé de libre expression.

* L'évitement de la parole d'autrui.

Nous examinerons ici le deuxième phénomène remarquable qui est l'inaptitude de l'alcoolique à s'accommoder de la parole venant d'autrui. Ce comportement, révélé par l'analyse linguistique, est peu évident, au premier abord, dans le côtoiement de ces personnes sous alcool, d'allure hyper sociable et qui ne demandent qu'à parler. Les sujets enregistrés sont volubiles, interpellent, recherchent la compagnie. Ils sont à l'aise dans les rencontres et, fait connu, se côtoient sans distinction de condition, d'âge ni de rapports hiérarchiques.

S'il est dans le destin clinique de l'alcoolique de devenir taciturne, de renoncer un

jour au bistrot et de s'adonner finalement à une consommation solitaire, tel n'était pas encore le cas des locuteurs enregistrés.

Que se passe-t-il ?

Ces personnes qui parlent volontiers, le verbe haut et à toute occasion, ne participent pas réellement à un dialogue. Mieux encore, elles l'esquivent sauf que l'interlocuteur soit lui-même alcoolique. Ce fait ressort avec évidence de l'étude affinée des profils conversationnels que nous avons pu établir par la quantification des données (6).

* Obtenir l'ascendance.

Ainsi, si l'exemple suivant est le plus typique, il est révélateur du phénomène que l'on retrouve dans les cas moins caractéristiques. Considérons le partage du volume global de la parole en décomptant le nombre de tours de parole et le nombre de mots, respectivement de H. (alcoolique), P. (la serveuse) et F. l'enquêteur : on constate que H. prononce 91,7% des mots et produit 50% des tours de parole. Les thèmes se succèdent et montrent que la monopolisation du volume de parole par H. se complète d'une monopolisation des thèmes.

L'impression première est que l'alcoolique s'efforce d'obtenir le leadership dans tous les cas, en occupant l'espace verbal et en imposant son discours. Celui-ci est toujours égocentré et les initiatives de l'interlocuteur non alcoolique ne sont pas entendues ni considérées ; l'alcoolique accorde fort peu de place à l'autre pour s'exprimer. Ses initiatives sont prises en compte par l'alcoolique sous condition d'être répétitives de lui-même et de renvoyer à sa personne. Il semble bien que le buveur qui fait du forcing pour obtenir le leadership verbal, ne peut, en vérité, entendre son interlocuteur. S'en protège-t-il ? Telle est notre interrogation.

Les thèmes de la conversation sont ceux que l'alcoolique impose et le décompte des mots révèle que sa participation devient importante lorsqu'il a l'occasion de se raconter. Elle se réduit voire s'annule lorsque l'interlocuteur parle (de lui-même ou d'un sujet neutre). Globalement les contributions de l'interlocuteur non alcoolique ne provoquent pas de réaction et on voit le buveur se détourner d'une conversation s'il ne parvient pas à s'imposer. Un chevauchement de paroles, un raté de l'alternance, tels qu'ils adviennent dans tout échange verbal, sont pour l'alcoolique l'occasion de poursuivre et de contraindre l'autre à céder.

* Entre alcooliques.

Le bistrot est un lieu où se déroulent aussi des conversations entre alcooliques. Deux situations s'opposent alors selon que les protagonistes se connaissent ou ne se connaissent pas. Dans ce dernier cas nous retrouvons la même lutte que précédemment, et chacun la mène pour obtenir le monopole. S'ils se connaissent, et ont l'habitude de discuter ensemble, une compatibilité se fait jour et les volumes de paroles s'équilibrent sur un mode inattendu : tantôt on parle ensemble mais chacun

de soi, tantôt on monopolise la parole chacun à son tour. S'agit-il alors réellement d'une conversation ? On peut en douter car l'écoute réciproque n'est pas assurée et, si chaque interlocuteur s'exprime, il ne reçoit qu'une apparence de réponse. Plus vraisemblablement nous assistons à des monologues croisés.

* Deux attitudes d'évitement.

Le fait qui nous est apparu le plus significatif dans sa conversation avec un non alcoolique, réside en ceci que l'alcoolique, ne pouvant accepter d'écouter l'autre, ne dispose que de deux issues possibles :

- obtenir l'ascendance, et se satisfaire d'un auditeur passif, sans histoire, sans parole, dont l'identité importe peu, mais qui est cependant nécessaire ;
- à défaut, se détourner de l'écoute et se taire.

Quel sens donner à ce comportement ? Cette minoration de l'interlocuteur a-t-elle pour but de l'évincer, de le mettre à distance, l'exclure ? On pourrait le penser, mais il faut concilier ceci avec ces arguments contraires que sont l'intimité des thèmes, l'usage du tutoiement, la langue employée, populaire, argotique, qui mettent en valeur, avec les mêmes personnes, des indices verbaux et para verbaux de proximité relationnelle.

Au bout du compte, l'alcoolique ne paraît pas animé d'un désir de puissance. Son but n'est pas de soumettre l'autre. Même si l'identité de celui-ci ne suscite pas d'intérêt, sa présence compte. La réaction observée est ambivalente. Elle paraît viser le discours mais non la personne qui l'énonce. Moins qu'un besoin de domination et plus qu'un désintérêt, il semble que nous sommes en présence d'un mécanisme de défense beaucoup plus profond et qui se joue au niveau de l'organisation de la pensée.

En l'absence de troubles extériorisés, psychotiques, maniaco-dépressifs ou névrotiques, ce comportement n'a pas d'équivalent dans la psychopathologie. Il semble n'apparaître qu'en situation de conversation et être lié à la dynamique même de ce type d'interaction. C'est donc ce processus que nous avons choisi d'interroger pour tenter de comprendre ces réactions singulières et, au delà, d'autres difficultés d'acceptation. Cela suppose dans un premier temps un rapide regard sur le plus banal des comportements humains : la conversation.

Comment la conversation fonctionne-t-elle ?

L'allocution, l'exposé, la prière sont des formes de communications verbales mais non de conversation : elles ont un destinataire mais, dans leur principe, n'appellent pas d'échange direct entre les participants. Par contre les répons, pratiqués dans certains cultes, sont bien des paroles échangées, mais elles sont prédéterminées avec précision, comme des répliques de théâtre, et il ne saurait davantage s'agir

d'une conversation. L'entretien tel qu'en clinique, l'interview, supposent une orientation sur un sujet donné avec, en général, une dissymétrie entre les protagonistes. Dans l'écoute l'intervenant est supposé apte à reconstruire le discours recueilli selon une perspective convenue.

Ecartant les précédents cas de figure, la conversation se définit comme "un échange verbal synchrone continu dans le temps sans contraintes topicales préétablies (entre interlocuteurs) se faisant face" (7). C'est donc un échange de paroles par lequel des protagonistes confrontent sans contraintes des propositions.

Ici se dévoile la complexité des faits :

1) Dans la conversation ordinaire, et à l'insu des participants, l'interaction est sous-tendue par la vérification continue de l'existence, ou l'absence, de caractères communs entre les argumentations tour à tour exprimées. Les protagonistes doivent à chaque instant, déceler, à la fois dans leur propre pensée, dans les propos de l'autre (et les idées qu'ils lui prêtent) la présence ou l'absence de propositions comparables ou opposables. Cette opération mentale est produite sans le recours aux outils de la comparaison. On ne répète pas la même chose que l'autre, mais des propos de l'un et de l'autre doit "jaillir la lumière". Autrement dit la conversation tend vers ce but, toujours virtuel, qui est la création d'idées nouvelles. Cela coïncide donc très exactement avec le processus de production métaphorique (8), que l'on sait créateur de sens. Sens qui n'est présent ni dans l'une ni dans l'autre des propositions confrontées, qui en est, idéalement, la synthèse.

Ce but virtuel veut que des deux propositions mises en comparaison surgisse un sens nouveau. Ce cheminement discursif est le propre de nos sociétés, évoluant sous le signe du progrès et de la croissance "en tous genres".

Ainsi, sur ce modèle fonctionnent les conversations de salon, de colloques, de jeux de boules, de décideurs, ou celles d'adolescents qui recomposent le monde à l'âge où, se détachant de la contiguïté empirique, ils se risquent, entre mystique et philosophie, au niveau d'une lecture abstraite de l'univers.

Mais il est d'autres genres de conversations, et des plus ordinaires, dont on va voir les incompatibilités avec ce modèle.

2) Résolument antagoniste avec cette façon de parler est la conversation amoureuse. Son premier caractère, lié à la motivation sexuelle, est de ne pas dériver vers l'abstraction. Elle tend vers une "sortie de la parole", au bénéfice d'une contiguïté corporelle (9), quête perpétuelle du désir. Elle n'est pas créatrice d'un sens nouveau et se place sur le versant de la métonymie, visant à exprimer, voire établir, une relation extralinguistique par le moyen langage. Son deuxième caractère est d'être rigoureusement secrète. Ce secret concrétise l'antagonisme signalé plus haut : elle ne doit, en effet, jamais coexister avec l'autre type de

conversation examiné précédemment. Bien qu'universelle, de tous temps et de tous lieux, elle est indicible sur la scène publique, au risque de perdre sa validité et de transformer en offense la complicité secrète.

3) Certaines conversations sont aussi plus attachées à vérifier l'état psychoaffectif de l'autre, à sonder les émotions plus qu'à communiquer. Bien qu'appartenant aux deux sexes cette faculté est plus développée chez les femmes. Le papotage permet une information sur l'état émotionnel et affectif de leur monde familial, mais aussi, s'il le faut, sur les courants affectifs dans leur cercle de relations. Là encore la finalité est extralinguistique et l'orientation proche de la métonymie. Pourquoi ce mode de conversation est-il plus féminin ? Parce que cette aptitude est liée au rôle maternel. Cette fonction est essentielle dans les échanges avec le nourrisson, puis avec le jeune enfant. On conçoit sans mal qu'à ces âges les indices d'état affectif et émotionnel, voire fusionnel, ont priorité sur les autres champs de l'information communicable.

4) Une étude interculturelle montrerait sans mal que l'humain peut mettre ces mêmes facultés au service d'autres fins idéologiques ou culturelles. Ainsi, dans certaines cultures la mise en comparaison s'opère activement mais à l'opposé de la création de sens et dans une finalité inversée. Elle s'attache à vérifier l'immutabilité des lignes de pensée. Lorsque l'Islam se revendique de l'intégrisme, par exemple, la concupiscence de l'esprit y est fortement censurée ce qui ne favorise pas l'idée nouvelle ; la conformité à la Lettre fait l'objet d'une vigilance constante. Dans cette culture, mais dans d'autres aussi, animistes, anhistoriques, chrétiennes anti-évolutionnistes, l'exercice du dialogue, de l'échange d'information visent à confirmer que l'existant, qui a déjà existé, doit exister encore et que perdure un univers où le futur potentiel préexiste dans le passé.

De quoi parlent les alcooliques

Nous avons vu comment les alcooliques participent à la conversation pour en esquiver les fondements. Notre hypothèse est qu'ils esquivent d'abord le fonctionnement métaphorique d'un échange dialogué ordinaire, leurs capacités de contribution étant amoindrie par la redétermination temporelle que l'on sait.

Tandis que le sujet sobre en interaction est potentiellement en recherche de distanciation par rapport aux événements du discours, l'alcoolique ne peut déployer sa contribution que dans l'ordre de la connectivité émotionnelle et de l'implication, visant à faire partager le vécu des événements. Nous en voyons la preuve dans les thèmes électifs du buveur tels que révélés par l'enquête.

Car ces personnes parlent d'abondance, et si elles abordent tous les sujets, quatre thèmes privilégiés émergent de tous leurs propos : l'alcool, les femmes, le corps et les persécutions. Quatre thèmes où ils se réservent un discours fortement égocentré, riche de retours incessants dans l'ordre de l'intime et du contigu.

Le thème alcool.

Ses fréquentes occurrences paraissent en rapport avec le phénomène de la répétition, dont nous allons voir qu'il permet de contourner la métaphore par son pouvoir de conversion métonymique. Mais il s'agit, pour partie, d'une répétition inapparente et anticipée, résolue par le patient par l'utilisation massive de lieux communs et idées reçues. Nous y voyons l'origine du mimétisme verbal dont font preuve les alcooliques et auquel nous avons consacré une étude (10).

Le thème mère.

La mère est en bonne place parmi les thèmes privilégiés. Nous n'en serons pas surpris, compte tenu de l'impossibilité pour l'humain de métaphoriser la mère. Ce qui pour notre objet, veut dire que, chez tout humain la parole, est impuissante à abolir les liens archaïques de contiguïté extralinguistique entretenus dans l'enfance avec le personnage maternel (11). Ces vestiges accordent aux paroles sur la mère le caractère de l'intime et cela appelle ordinairement une certaine réserve.

Le thème femme.

Il apparaît sous forme d'allusions personnelles souvent en rapports plus ou moins étroits avec l'image de la mère. Cette femme-là sera bienveillante et protectrice, toujours proche dans les moments difficiles, femme-mère, qui cuisine et qui lave, dévouée à la famille.

Elle a son opposé, la femme-décadente qui boit, fume, travaille, trompe, insulte, jouit... Mais le lien positif entre l'alcoolique et la féminité est celui où il n'est pas assigné à la sexualité : c'est la femme-copine ; elle est l'amie, la confidente, avec l'affirmation que les relations avec elle sont déssexualisées.

Femme-mère, femme-décadente, femme-copine, trois personnages féminins dans le discours de l'alcoolique et qui conduisent à interroger le lien l'unissant à ces trois représentations. Déssexualiser la femme pour retrouver la mère et la faire fonctionner comme telle, c'est par ce procédé, que l'alcoolique parvient à l'introduire dans le discours. Mais, sous le signe de la femme-copine, il efface en lui-même la métaphore paternelle.

Souffrance et persécution : la parole se fait plainte.

Un autre phénomène entre en jeu dans ces cas de figure mais il conduit encore sur le versant métonymique. La parole se faisant plainte ne se contente pas d'introduire une information dans la conversation. Par l'énoncé de la souffrance la parole "exerce une emprise sur la personne qui la reçoit" (12). Peu importe que cette personne soit un autre de passage ou la serveuse du bar. Le pouvoir mobilisateur passe par l'urgence d'une proximité émotionnelle (13). Ainsi, dans ce type d'échanges langagiers, comme dans les précédents, se crée, s'impose même, un rapport d'implication. Nous ne sommes plus ici dans domaine de la conversation mais dans celui de l'écoute.

Bien évidemment les alcooliques peuvent parler de tous les sujets, mais la

recherche de conversations structurées nous renvoie à ces quatre thèmes remarquables par leur fréquence. On ne verra pas ici la preuve que ces sujets soient réellement favoris. Mais les contraintes conversationnelles subies par l'alcoolique nous conduisent à cette hypothèse que ces thématiques apparaissent par défaut, au bénéfice des relations d'implication qu'elles sous-tendent et qui sont justement à l'opposé du procès métaphorique.

Comment parlent les alcooliques ?

* **D'un point de vue rhétorique** on ne sera pas surpris de la fréquence des métonymies. Ainsi, dans le récit, la conséquence est-elle souvent donnée pour la cause : c'est "quand ils (l)'ont piqué pour recoudre le palais" que nous apprenons qu'il a eu une plaie à cet endroit. C'est "quand (il a) l'appareil photo..." que nous apprenons qu'il a dû s'occuper d'un décès.

* **D'un point de vue grammatical**, l'utilisation des pronoms à propos de la "femme-mère" et de la "femme-décadente" va dans le même sens, avec le contraste éloquent que l'on va voir s'agissant de la femme-décadente.

a) Dans les séquences "femme-mère", les pronoms personnels réfèrent à l'énonciateur : "J'ai eu une bonne femme qui..." - "J'aime pas beaucoup les femmes / à part toi / mais quand même / elle a pris bien à mes soins tu vois...".

Ces pronoms sont sujets ou objets selon les schémas du type :

Je + relation ("j'suis tombé sur une infirmière")

ou elle (me) + action de maternage ("elle m'a piqué / j'ai rien senti")

Dans les deux cas le locuteur est donné comme le terme d'une relation d'application.

b) lorsque apparaît la "femme-décadente" le pronom personnel est choisi à la deuxième ou troisième personne :

"Elles te balancent un machin surgelé et ferme ta gueule".

"Les femmes, elles te l'disent toujours..."

Avec la femme-décadente l'énonciateur s'exclut.

Il saute aux yeux qu'avec la femme-décadente (celle qui apparaît comme la femme sexuée) l'alcoolique dénonce le rapport à sa propre sexualité ?

* **D'un point de vue stylistique** le fait marquant est assurément l'abondance des répétitions.

Nous nous y attarderons dès l'instant où nous avons à comprendre par quels motifs une simple redite transforme la participation verbale.

Les répétitions se manifestent dans le discours par la réintroduction des mêmes

thèmes, par les redites au niveau des phrases et des propositions, des signifiants et de leurs composantes (14). La répétition apparaît à plusieurs niveaux depuis la conceptualisation du discours jusqu'à son énonciation.

De nombreux exemples montrent que des récits anodins sont répétés d'heure en heure et de jour en jour, que les mêmes blagues reviennent, laissant l'impression que les journées sont en tous points semblables les unes aux autres, que les jours se suivent et se ressemblent. Ce que notre enquête confirme, n'importe quelle personne s'attardant dans un bistrot de quartier pourra s'en rendre compte. Ainsi c'est l'annulation même du temps que nous amène à considérer la répétition de récits d'un jour à l'autre et de manière quasiment similaire.

Tel sujet nous entretient des problèmes de son voisin. Il en nous reparle quatre jours plus tard dans les mêmes termes. Procédant ainsi, il relie les deux rencontres et contracte le temps qui s'était écoulé entre elles.

Si ces phénomènes ne sont pas rares dans la conversation commune, ils apparaissent comme une contrainte majeure chez ces alcooliques enregistrés.

Ceci étant dit, avant d'examiner les facteurs qui conduisent les alcooliques à user si largement de cette figure, il convient de préciser les pouvoirs qui lui sont propres et qui peuvent donc justifier cet usage.

Quels sont les pouvoirs de la répétition ?

Elle modifie l'affectation du signe et cet effet est très général. Les enfants ne s'en privent pas qui usent la patience des adultes jusqu'à s'entendre dire : "je ne te le répéterai pas" ce qui change la donne et rappelle la loi, vis à vis de laquelle les redites installaient l'immunité.

Ce mécanisme de changement d'affectation apparaît bien dans les arts visuels où la compréhension en est plus claire. Une image humaine, dessin ou sculpture, est une métaphore de l'homme. En architecture, la même image, si elle est répétée comme motif, cesse de valoir pour ce qu'elle est et devient la partie d'un tout différent d'elle-même, la partie d'une frise, par exemple. Ainsi, un changement d'affectation de l'image est-il obtenu par le biais de la répétition du motif dont la finalité initiale est détournée.

Sonore ou verbal le phénomène est identique : le refrain d'une chanson, les strophes d'une poésie, les rimes, les assonances affectent notre sensibilité de telle manière que les éléments se lient par contiguïté pour constituer un tout, en même temps que se contracte la distance temporelle qui les sépare.

L'essentiel, pour notre objet, réside justement en ceci que la récurrence dans le temps fait de la répétition un instrument de détemporalisation. Elle a le pouvoir de

rapprocher ce qui est éloigné ; elle installe et réunit dans un rapport de contiguïté métonymique ; ainsi contredit-elle le fonctionnement métaphorique qui suppose la distance entre des ensembles distincts et disjoints, présents à la pensée (15). Elle est donc, plus précisément, une figure de retemporalisation d'un mode linéaire vers un principe de circularité.

Que se passe-t-il ?

C'est par ce biais de la circularisation temporelle et de la conversion métonymique que nous pouvons rendre raison des particularités des échanges verbaux chez l'alcoolique.

Nous formulons l'hypothèse que les différents modes de conversations décrits plus haut ne lui sont pas tous accessibles, alors que la population ordinaire passe facilement de l'un à l'autre. Il est vrai que les incompatibilités appellent une régulation précise dans leur mise en oeuvre respectant, dans leurs définitions symboliques, les thèmes, le vocabulaire, les personnes et les lieux. Selon le cas nous observerons le recours à l'allusion, l'allégorie, l'abstraction (16), l'humour, ou à la réserve pudique.

Ces divers aménagements permettent à tout individu sobre de mobiliser selon le contexte :

- soit les pouvoirs de la contiguïté, c'est le cas des paroles maternelles, du discours amoureux, des papotages, disons, par convention, des conversations de boudoir dévolues à l'intimité personnelle...

- soit les pouvoirs de la métaphore, c'est le cas des discussions d'affaire, de gestion, de recherche, des débats scientifiques, que nous classons, par convention, au rang des conversations de salon, où l'on cherche à cultiver les idées neuves...

C'est donc cette dernière possibilité qui n'est pas offerte à l'alcoolique au seul motif de la temporalité répétitive et circulaire dans laquelle il évolue.

La contraction du temps exclut la métaphore.

D'autres fonctions sont récurrentes dans la vie humaine. Si les délais de récurrence du désir sexuel ou du besoin alimentaire, par exemple, laissent aux humains le temps disponible pour penser et agir d'autres activités, il n'en est pas ainsi pour l'alcoolique aux prises avec son besoin d'alcool. Celui-ci, plus qu'on le pense, vit dans un monde de pénurie où l'accès à l'essentiel ne saurait être sereinement anticipé. Disposer d'alcool avec une régularité rassurante dépend, pour lui, de comportements organisés et prévisibles en direction desquels il mobilise une énergie considérable. C'est dans cette somme d'efforts, mêlés d'obsession, que le retour à l'identique du besoin et des conduites d'approvisionnement provoque ce que l'on a nommé une "contraction du temps". Ce phénomène de rapprochement

temporel, a pour conséquence que leurs mises en successions immédiates dans l'espace, dans le temps et la pensée annule la disjonction entre les événements (ou entre soi et l'événement). Cette disjonction paraît à ce point réduite que seuls sont actifs les pouvoirs de la contiguïté.

Car, on le sait, la métaphore n'opère que sur des ensembles disjoints. Son développement, sur la base de nos facultés comparatives, nécessite une distance temporelle et/ou spatiale. Il faut donc, pour favoriser l'extraction métaphorique (et donc un sens nouveau) que l'expérience ait été pensée et ne retourne pas immédiatement au monde. Or la répétition compulsive du besoin, toujours sous-jacente, provoque chez l'alcoolique une réeffectuation (17) du passé, réelle et immédiate, sans que l'expérience vécue n'ait été pensée, sans même que le temps de boire ne puisse valoir pour lui-même.

Mais surtout, pour l'alcoolique, c'est la totalité des faits qui est engagée dans un temps répétitif où se trouvent ses seuls repères rassurants. Maintenant et après, comme hier, aujourd'hui, demain se rassemblent et se ressemblent. L'immersion dans la contiguïté permet de vivre pleinement la passion de l'alcool dans l'abolition de la durée. Mais les patients soumis à une forte attraction pulsionnelle y subordonnent leurs pratiques sociales et ceci doit être entendu au sens le plus large, comme la clinique le montre. Plus encore que la puissance de cette attraction, sa rapide récurrence, surtout en phase évoluée de l'intoxication, impose à l'être l'anticipation permanente de son approvisionnement. L'ingéniosité, les ruses et les roueries déployées montrent, à travers les témoignages d'anciens buveurs, à quel point ces activités, tout à fait coordonnées, assujettissent l'ensemble des motifs d'action. Les patients sevrés, surtout de longue date, savent aussi décrire l'obsession qu'ils ont subie. Les cliniciens constatent de leur côté que ces troubles obsessionnels mettent en suspens l'écoulement temporel au même titre que les obsessions névrotiques.

On perçoit mieux ici la véritable nature de ce que l'on désigne sous l'expression "problématique temporelle" et qui n'a pas de rapport direct avec le temps du monde. Les appréciations de cyclicité ou de linéarité paraissent essentiellement liées aux conditions subjectives immédiates ou médiates, rapprochées ou distantes, dans l'effectuation des événements et surtout la réeffectuation d'événements comparables.

D'une façon générale on perçoit par quel chemin sa passion de l'alcool conduit le sujet à s'exclure de toute diversité dans les connaissances, les choix, les conduites, les discours. Or c'est précisément cette absence de diversité qui, plus encore qu'un refus volontaire, le précipite vers l'impossibilité de toute créativité, de toute curiosité, de toute liberté, donc de tout changement. La métaphore seule créatrice de sens ne peut être que la synthèse de l'hétérogène. Mais l'hétérogène n'existe plus dans le roman de l'alcoolique.

"Je m'en sortirai seul"

Nous pouvons penser que l'angoisse du buveur est le changement, surtout pour celui qui n'a pas manqué de faire quelques tentatives hors des frontières connues et bien repérées de l'alcoolisation. Assurément les rencontres avec le syndrome de sevrage l'ont convaincu qu'inévitablement : *arrêt de l'alcool = troubles de sevrage*.

La solution devient le problème.

"Je m'en sortirai seul", on peut le croire sincère puisqu'il rencontre si peu l'autre. Cette sincérité va parfois durer des années, des années de refus de soin pendant lesquelles l'alcoolique est plus qu'on ne le pense coupé de son milieu (peut-il en être autrement ?). Cette coupure avec le milieu familial est favorisée par le fait que le rejet de l'alcoolisme lui est clairement imposé tandis qu'il ne reste à lui-même qu'à s'identifier totalement à ses propres comportements. Il ne reste à l'entourage que cette lucidité intuitive qui consiste à l'encourager à la liberté : "c'est lui seul qui décide" puisque seule la liberté peut engendrer une idée neuve.

Mais la liberté n'existe pas d'accepter, de valider, une idée qui disconvient au système dans lequel le patient existe. On le sait, seul un événement extérieur peut créer les conditions pour qu'une nouvelle pertinence, surgisse dans le langage et dans l'esprit.

Au-delà des faits de langage tels qu'ils apparaissent à l'analyse, on peut donc entrevoir des conséquences cliniques de plus grande ampleur. **Ainsi cette impossibilité d'assimiler un sens nouveau n'est-elle peut être pas étrangère à l'immobilisme décourageant et désastreux qui rend l'acceptation d'une cure si difficile et souvent si tardive.** Mais peut-être le progrès des connaissances dans cette voie permettra-t-il, en retour pour le clinicien, moins d'échecs et un accès thérapeutique plus efficace à la personne alcoolique.

Notes et références

1. Mijolla A. de et Shentoub S.A., Pour une psychanalyse de l'alcoolisme, Payot, Paris 1978. p 350.
2. Précisons qu'il s'agit d'une enquête effectuée selon la déontologie des sciences du langage. On ne trouvera pas ici d'informations telles que l'âge des sujets, leurs antécédents et autres éléments de leurs biographies habituellement indiqués dans les travaux d'initiative médicale.
3. A. Mucchielli, 1994, La psychologie sociale, Hachette, coll. "Les essentiels".
4. Bien que celui-ci en porte trace.
5. Voir J Morenon. Aimer, boire et parler. Revue "alcoologie" vol 19, n° 3, sept 1997. p 233.

6. Pour le détail des données numériques voir : F Péréa. Paroles d'alcooliques. L'Harmattan Edit. Paris. 2001.
7. [http ://www.georgetown.edu/spielmann/courses/comm/commparametres.htm](http://www.georgetown.edu/spielmann/courses/comm/commparametres.htm) Guy Spielmann
8. La métaphore advient lorsque la personne est apte à percevoir l'autre en tant que différent. Dans la conversation cela confère l'aptitude, à partir du discours de l'autre, d'extraire des caractères communs qui vont produire un sens à la fois représentatif de chacun et différent.
9. J. Morenon : Histoire naturelle de la pudeur, Revue Synapse 1996, n° 129, 16-22.
10. J. Morenon, F. Péréa. revue "alcoologie et addictologie" juin 2003.
11. La mère a vocation de répondre inconditionnellement aux réquisitions de l'enfant. Cette interactivité réciproque procède d'une coordination extralinguistique (préonymique) puis linguistique (métonymique) des comportements.
12. Monique Schneider In LA PUDEUR, La réserve et le trouble, Ouvrage collectif dirigé par Claude Habib, Editions Autrement, Série Morales n° 9. Art. Endiguer.
13. J. Morenon, L'expression du sujet alcoololo dépendant par l'émotion et par le discours. Alcoologie, décembre 1997, tome 19, n° 4, p. 413-418.
14. Voir F. Péréa, op. cit.
15. Métaphore et métonymie. Ces deux figures de styles dont les concepts remontent à Aristote dérivent des facultés maîtresses de l'esprit la comparativité et la connectivité.
 - a) La métaphore, en rhétorique, est une "comparaison sans les termes" (sans les instruments grammaticaux de la comparaison) : "C'est un lion" pour il est comme un lion. Mais elle est surtout une opération mentale essentielle par laquelle l'esprit humain décèle la présence ou l'absence de similarité entre deux réalités disjointes, donc dégage leurs caractères communs. Par exemple de "chaud" et "froid" dérive la notion de "température" qui ne désigne ni l'un ni l'autre et permet de parler des deux. "Température" est une idée abstraite. De même pour le mot "passion" qui ne désigne ni l'amour ni la haine. La métaphore est donc créatrice de sens nouveaux et d'abstractions.
 Dans la psychogenèse, la métaphore advient lorsque la personne, apte à soutenir sa verticalité, est capable de percevoir l'autre en tant que différent. Dans la conversation cela confère l'aptitude, à partir du discours de l'autre, d'extraire des caractères communs qui vont produire un sens à la fois représentatif de chacun et différent. Elle est liée à la pensée rationnelle.
 - b) La métonymie dérive de la faculté de connectivité. Elle exprime dans le langage un rapport extralinguistique. Elle vérifie ou exprime l'inclusion de deux réalités dans un ensemble commun (p. ex. chaud, froid, tiède, tempéré font partie de la gamme de notre sensibilité thermique) ; elle les installe dans une proximité de sens, de situation, temporelle ou spatiale, dans un rapport de coordination ou de subordination. Elle relie la cause à la conséquence.
 Voir Morier, dictionnaire de rhétorique. PUF éditeur. Paris Art. Métaphore et Métonymie.
16. Par exemple, dans discours scientifique s'étale parfois une grande impudeur objective. Mais la conceptualisation, le recours à l'abstraction, élimine le sensible.
17. cf. Collingwood. The Idea of History, Clarendon Press, Oxford University Press, 1956 (repris par Paul Ricoeur dans Temps et Récit).

[Retour à l'Index](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/refusoin.pdf>

